

L'AIDE-DE-CAMP.—Je suis vraiment contrit ; mais outre l'anglais je ne parle absolument rien que le chinois ; j'ai eu l'honneur d'apprendre ce singulier langage dans les expéditions de Canton et de Chusan.

M. VIGER.—Quoi, mon cher, vous êtes allé en Chine ; expliquez-moi donc la forme, les rouages, les ressorts de ce gouvernement phénoménal qui existe depuis tant de siècles, sans bouleversement populaire, sans secousse, sans révolution ?

L'AIDE-DE-CAMP.—Mon cher monsieur, j'étais en Chine pour aider en quelque sorte à renverser ce gouvernement-là et non point pour en étudier les ressorts ; j'ai vu en Chine des mandarins à un, à deux et à trois houtons, des femmes au teint olive, aux yeux obliques, aux pieds fabuleux ; j'ai vu des têtes rasées, des maisons aux mille couleurs ; j'ai vu du riz, des canards en quantités innombrables ; j'ai bu du thé beaucoup plus mauvais qu'à Londres ; mais je n'ai pas vu d'administration.

M. Viger lève les yeux au ciel en signe de désespoir, puis il laisse tomber son visage dans son jabot, déterminé à ne plus dire mot de la soirée.

Pendant que cette scène se passait, la soupe avait disparu, de même que les plats de résistance ; on avait couvert la table de mets plus friands, plus légers et qu'on traite avec moins de sérieux que ceux qui doivent apaiser le premier appétit. On parle davantage...excepté pourtant Son Excellence qui ne dit mot que lorsqu'elle est interpellée et qui mange de plus en plus, justifiant le proverbe qui ne serait vraie que si l'on désignait la soif de l'or : L'appétit vient en mangeant. Les aides-de-camp ont desserré considérablement leur ceinture. M. Papineau est à l'extrémité de la table où il se sent mal à l'aise ; on aimerait à lire sur son visage qu'il aime mieux fumer sa pipe près de son feu que de goûter ainsi à des grandeurs achetées au prix de la haine de ses concitoyens.

M. SMITH. (parlant très haut) Eh ! bien, sir Allan, tout va bien. Notre majorité se maintient, grâce à vos dix estimables compatriotes. Parlez-moi de cela ; il n'est pas de gens au monde qui ait comme les braves écossais le mérite de se soutenir entr'eux.

SIR ALLAN McNAB. (*saluant en souriant.*)—Et celui, bien plus grand quelquefois de soutenir les autres ; qu'en dites-vous, mon cher procureur-général ?

M. SMITH, avale un gougeon.

M. KERWOOD.—Il ne s'agit point de nationalité ; il n'y a plus désormais en Canada de distinctions nationales ; voyez, messieurs Viger et Papineau se sont dépopularisés pour maintenir la suprématie du gouvernement anglais. M. McNab est soutenu dans son élection par des hommes de toutes les origines et le ministère eût proposé un arabe comme orateur si les bédouins eussent exercé quelque influence sur son existence. Il n'y a que ces ignorants canadiens qui songent à l'honneur ; ils ne veulent point suivre les sages conseils d'un de leurs journaux qui leur recommande de faire comme les écossais de sir Allan McNab, de songer à leur intérêt avant de s'attacher aux principes. Nous ne sommes plus au tems des chevaliers errants ; les chevaliers du jour songent au solide.

LE CHEVALIER ALLAN McNAB tousse, se mouche et semble aussi mal à l'aise que si on lui parlait français.

M. DALY. (*un peu chaud*)—Qu'avez-vous fait là mon ami Sheer-block, . . . je veux dire Sherwood, vous allez choquer notre cher M. McNab ; vous devriez prendre garde car vous savez que c'est un homme qui en vaut dix.

M. SHERWOOD.—J'ai dit cela comme je dirais autre chose et je ne suis pas le seul qui sans le vouloir lâche quelque impertinence ; monsieur le secrétaire provincial devrait bien savoir qu'il ne reste au ministère que . . .

M. DRAPER.—Allons messieurs, vous savez que la plus grande unanimité doit régner dans un cabinet ; sans cela nul gouvernement ne serait possible. A pro-